

COMMENT DONALD W. WINNICOTT EST DEvenu PSYCHANALYSTE À PROPOS D'UNE BIOGRAPHIE RÉCENTE DU PSYCHANALYSTE ANGLAIS

Franz Kaltenbeck

ERES | *Savoirs et clinique*

2004/2 - no5
pages 83 à 89

ISSN 1634-3298

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-savoirs-et-cliniques-2004-2-page-83.htm>

Pour citer cet article :

Kaltenbeck Franz, « Comment Donald W. Winnicott est devenu psychanalyste À propos d'une biographie récente du psychanalyste anglais »,
Savoirs et clinique, 2004/2 no5, p. 83-89. DOI : 10.3917/sc.005.0083

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Comment Donald W. Winnicott est devenu psychanalyste

À propos d'une biographie récente du psychanalyste anglais¹

Franz Kaltenbeck

C'est au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, par un exposé prononcé le 28 novembre 1945 à la Société britannique de psychanalyse, que Winnicott commence à émerger comme psychanalyste. Il a alors 49 ans. Notre affirmation peut paraître extravagante quand on sait qu'il avait été gradué comme membre de la Société britannique en 1935 après avoir prononcé son exposé d'admission sur « La défense maniaque ». Sa première tranche d'analyse – avec James Strachey – avait commencé en 1923 et duré dix ans, son analyse didactique avec Susan Isaacs avait démarré en 1927. Ajoutez-y une deuxième tranche avec Joan Rivière de 1936 jusqu'en 1941 ainsi qu'une supervision avec Melanie Klein de 1935 à 1940. Le temps dans l'analyse n'obéit ni à la chronologie ni à la rationalité économique. Mais quel rapport avec le thème des « pressions maternelles » ?

Winnicott présente « Le développement affectif primaire », en 1945, comme un « exposé préliminaire personnel, analogue au

chapitre d'introduction d'un livre ». Sa communication est basée sur une douzaine de cas de psychotiques analysés pendant le *Blitz*, le bombardement de Londres. Winnicott s'intéresse d'abord à ce changement souvent observé qui survient chez l'enfant vers son sixième mois. Rappelons que c'est aussi l'âge où Lacan situe le début du stade du miroir. L'enfant devient alors assez habile, il peut saisir des objets, les laisser tomber délibérément, les porter à sa bouche. Il comprend qu'il a un « dedans » et que les choses viennent du dehors. Il commence à être concerné par sa mère, par son état de santé mentale et ses humeurs. Il lui attribue également un « dedans » plus ou moins riche. Or, Winnicott ne s'arrête pas à ce stade, il remonte jusqu'à la période autour de la naissance et même avant celle-ci : le développement affectif primaire commence avant que l'enfant ne se connaisse et Winnicott croit pouvoir trouver les clés de la psychopathologie des psychoses dans ces moments précoces.

.....

Franz Kaltenbeck, psychanalyste à Paris et à Lille.

.....

Tout clinicien a observé que les psychotiques s'orientent souvent très mal dans le temps et qu'ils ne localisent pas toujours leur soi dans leur corps. Ainsi Winnicott évoque une psychotique en analyse qui, petite, pensait que son jumeau à l'autre bout du landau était elle. « Elle était même surprise lorsqu'on prenait le jumeau et que pourtant elle ne bougeait pas. » Selon Winnicott, l'enfant est d'abord dans un « état primaire de non-intégration » qui ressemble beaucoup à ce que Lacan avait appelé, dès 1936, le corps morcelé. Cet état est à la fois normal et psychotique mais c'est la « désintégration » d'un sujet déjà intégré qui est effrayant.

Il vaut d'être noté que chez Winnicott la mère capable de dispenser les soins à son enfant – plus tard la *good enough mother* – est un facteur de l'intégration. Chez le jeune Freud², la mère est plutôt l'objet d'un clivage, l'objet d'un jugement, qui sépare les attributs de cet Autre primordial d'avec une structure imposante du fait de son irréductibilité à toute qualité et que Freud appelle la Chose. Pour Lacan, la mère entérine dans le stade du miroir l'image intégrale que son enfant lui montre dans le miroir mais elle ne saurait garantir cette intégralité de l'image du corps car celle-ci n'est qu'une illusion. La mère désirante dans l'œuvre lacanienne des années 1950 n'est certainement pas « assez bonne ».

Winnicott, en revanche, ne cesse pas de dire que la mère qui dispose des bonnes techniques de soin, aide l'enfant à simplifier son environnement, voire son monde : « Dans son environnement, c'est graduellement que des parcelles de la technique des soins, des visages vus, des sons entendus et des odeurs senties seront juxtaposées pour composer un seul être qu'on appellera la mère. » L'enfant « édifie » donc la mère par ses expériences tranquilles et il prend son temps pour comprendre que cette mère édiflée est la même « que la puissance derrière les seins qu'il a envie de détruire ».

L'enfant doit passer par un moment où il identifie de façon hallucinatoire son fantasme à

la réalité. « Pour que cette illusion se produise dans l'esprit du petit enfant, il faut qu'un être humain se donne le mal de mettre constamment le monde à la portée de l'enfant sous une forme limitée, qui convient aux besoins de l'enfant. »

La mère winnicottienne a donc une fonction de modération, de tempérament et de limitation. Elle doit protéger l'enfant des complications incompréhensibles et lui fournir une « parcelle simplifiée du monde ». Or, est-ce que ce n'est pas exactement la fonction que Lacan attribue au père, que l'analyste anglais ne mentionne à aucun endroit de sa communication ? Tout dépendrait donc de la capacité de la mère à dispenser à l'enfant la technique des soins grâce à laquelle il ne serait pas confronté à un monde illimité. Si la mère n'est pas assez bonne pour cette technique, l'enfant risque la désintégration, la dépersonnalisation et la déréalisation psychotiques. Or, on se demande, à la lecture de cet article, pourquoi tous les enfants dont les mères étaient malades, pendant leur petite enfance, ne sont pas devenus fous.

Dans l'introduction de sa communication, Winnicott explique à son public pourquoi il ne résume pas les théories des autres analystes sur son thème (c'est en effet le style des communications des Viennois et des Berlinoises). Il dit, non sans insolence : « [...] mon esprit ne procède pas de la sorte. En fait, je glane une chose et une autre ça et là, me penche sur l'expérience clinique, élabore mes propres théories et puis, tout à la fin, je cherche à voir ce que j'ai volé et où. » Il va jusqu'à suggérer à ses auditeurs de l'aider à étudier les sources de ses idées, « à la fois dans le travail clinique et dans les publications des analystes ». Winnicott avoue donc voler des idées. F. Robert Rodman, le biographe de Winnicott, nous livre une interprétation intéressante de cet aveu. Winnicott se serait identifié aux tendances antisociales de ces enfants évacués pendant les bombardements dans le Oxfordshire. Les privations qu'ils avaient subies les auraient poussés à voler. Dans son article « La tendance antisociale » (1956), Winnicott revient à son expérience pendant la

guerre et précise : « L'enfant qui vole un objet ne cherche pas l'objet volé mais la mère sur laquelle il a des droits. Ces droits proviennent du fait que (du point de vue de l'enfant) la mère avait été créée par l'enfant. » Cette remarque est à mettre en rapport avec les idées exprimées dans sa communication d'adhésion de 1945. Winnicott affirme donc ne pas savoir ce qu'il a volé, ni où il l'a volé. Il demande même à ses auditeurs de le lui dire. Une de ses grandes plaintes adressées à James Strachey, son premier analyste, était qu'il n'arrivait pas à lire Freud. Est-il nécessaire de rappeler que Strachey était le traducteur de Freud et le responsable de la *Standard Edition* ? D'ailleurs Joan Rivière, sa deuxième analyste, fut également engagée par le maître viennois à traduire quelques articles de son œuvre. Winnicott reprochait à Strachey la froideur de sa technique et sa paresse interprétative. En effet, il s'en plaint dans une lettre à Jones de juillet 1952 : « Un jour, au lieu d'interpréter mon inhibition de lire Freud, une interprétation que je pourrais maintenant facilement faire moi-même, il [Strachey] adopta l'attitude de me persuader de faire un effort et utilisa les paroles suivantes : "Après tout, la part [de l'œuvre de Freud] dont vous avez besoin n'est pas très volumineuse." » Le rapport de Winnicott à la littérature analytique a joué sans doute un rôle dans la fin de non-recevoir qu'Anna Freud et Melanie Klein opposèrent à sa demande d'enseigner à l'Institut britannique de psychanalyse. Ce rejet est d'autant plus curieux que Winnicott avait quand même été président de la Société britannique de 1956 à 1959. Dans une lettre assez obséquieuse de novembre 1955, il demande à Anna Freud de lui accorder une audience pour qu'il puisse lui présenter ses idées. La situation est encore pire du côté de Melanie Klein. Celle-ci avait voulu faire de lui un allié dans les années 1930 et 1940 où il s'était en effet rapproché d'elle. Il a même analysé son fils Eric dans ces années-là. Mais s'entendant plutôt mal avec ses élèves, Winnicott dénonçait leur langage comme stérile et morti-

fière pour la pensée de Klein. Winnicott, lui, prétendait parler une « langue vivante ». Son refus ne fut pas pardonné. Au faite de sa gloire dans les années 1955-1956, Melanie pouvait lui signaler qu'il s'était mis entre deux chaises, restant un *outsider*. Il se plaint de cette humiliation dans sa lettre du 3 février 1956 à Joan Rivière, fidèle parmi les fidèles de Melanie qui venait de sortir son étude intitulée *Envie et gratitude*. Une fois de plus il reproche à Melanie de faire l'impasse sur la mère, de ne pas du tout montrer qu'elle a compris le rôle de la mère au début même de la vie de l'enfant. Et là, il ajoute cette phrase très touchante : « Je dois dire cela de façon tout à fait effrontée malgré le fait que je n'ai jamais été une mère et qu'elle l'a été. Vous aussi... » Bien qu'elles aient été toutes les deux mères, elles n'ont pas compris la part de la mère et c'est pourquoi il demande à Rivière s'il ne pouvait pas contribuer en quelque chose à la théorie analytique. On lit dans cette lettre un vrai désarroi, une grande douleur chez cet homme qui, à cette époque, avait largement fait ses preuves. Son biographe pense que Winnicott était lié à Freud par l'intermédiaire d'Anna Freud et de Melanie Klein qui auraient gardé en leur possession « le legs phallique » du père.

Winnicott se prenait-il pour une mère quand il occupait la place de l'analyste ? La question se pose. En février 1954, il prononce dans la section médicale de la Société psychologique britannique – et en présence d'Anna Freud – un exposé intitulé « La position dépressive dans le développement affectif normal ». Il situe la position dépressive à l'âge du sevrage, entre le sixième et le douzième mois. Avant d'atteindre cette position, l'enfant est « impitoyable », il n'a pas encore d'inquiétude face à l'amour pulsionnel³. Sa compassion ne vient qu'avec la position dépressive. L'enfant en proie à sa pulsion éprouve de l'angoisse parce qu'il a vidé sa mère de ses richesses. Celle-ci est alors une mère trouée. Or, c'est seulement au moment où l'enfant est capable de tolérer le trou comme conséquence de son amour pulsionnel que s'installe chez lui la culpabilité.

Elle est authentique alors que la « culpabilité implantée » est fautive pour le *self*. À la fin de son article, il soulève la question « que veut le psychanalyste ? » qui n'est pas sans évoquer une question célèbre, posée par Freud : « Que veut la femme ? » Sa réponse est surprenante, c'est le moins qu'on puisse dire : « Que voulons-nous ? Nous voulons être dévorés, et non introjectés magiquement. Il n'y a pas de masochisme en cela. Être dévoré est le désir et même le besoin d'une mère à un stade très primitif des soins de l'enfant. Cela signifie que toute personne qui n'est pas attaquée sur le mode cannibalique a tendance à se sentir exclue des activités de restauration et de réparation des gens, et donc de la société. »

Un ami d'enfance de Winnicott raconta à son biographe qu'un jour la mère de celui-ci lui avait offert une magnifique nappe brodée. Cadeau étrange pour un garçon ! Est-ce qu'elle n'aurait pas par hasard imaginé Donald comme fille, demande F. Robert Rodman ? L'idée n'est pas complètement loufoque, étant donné la voix féminine, les penchants maternels et les identifications à certaines héroïnes romanesques, écrit le biographe. Il est temps de nous intéresser à sa vie.

Donald Woods Winnicott est né en 1896 dans une famille de la classe moyenne de Plymouth, une ville portuaire anglaise. Son père Frederic était deux fois maire de cette ville. Donald n'a jamais eu de relation filiale à ce père, qui forçait un peu trop son rôle d'idéal. Le concept du père n'apparaît que très tard dans son œuvre. À l'âge de 9 ans, Donald décide de ne plus être un « garçon gentil » et fait quelques bêtises de sorte que son père l'envoie dans une Boarding School, un internat.

Sa mère Bessie souffrait de dépressions. Il se plaint d'avoir eu « trop de mères », comptant ses deux sœurs qui ne s'étaient jamais mariées comme telles. Sa mère l'aurait sevré trop tôt, ne supportant pas l'excitation quand il tétait son sein. Les dépressions de Bessie s'aggravaient lorsqu'elle et son mari s'éloignaient l'un de l'autre. Elle meurt en 1925. Son fils ne la men-

tionnait plus jamais dans ses échanges avec sa famille.

Donald ne reprend pas l'affaire paternelle et choisit les études de médecine à Cambridge. Ce n'est pas un étudiant brillant. Il observe les phénomènes sociaux autour de lui. Ses lettres à sa mère montrent combien il s'identifie à elle. Il lit beaucoup mais valorise l'imagination plus que le savoir livresque. Ses lettres très chaleureuses à sa mère cachent un conflit avec elle qu'il ne saura articuler que quelque quarante ans plus tard dans une poésie, « L'arbre » où on lit les vers suivants : « Les péchés du monde entier pèsent moins lourds que la lourdeur de cette femme. » Il est dans cette poésie de 1963 le Christ qui voit de sa croix sa mère pleurer.

Pendant la Grande Guerre, il est enrôlé dans l'armée comme aide médical et devient plus tard candidat de chirurgie de la Royale Navy. Il n'arrivera jamais à oublier tous ces jeunes soldats qu'il a vu mourir. Travaillant à l'hôpital du Bart's Medical College, il apprend l'importance de savoir établir des cas cliniques et considère plus tard que la psychanalyse n'est qu'une extension de la pratique de raconter des histoires de maladie.

À la même époque, il rencontre Alice Taylor – sa première femme – et la psychanalyse. Celle-ci *via* un symptôme : il ne se souvient plus de ses rêves ; voilà pourquoi il s'empare de *La science des rêves* de Freud.

En 1920, il passe son doctorat et s'établit comme pédiatre. « Les enfants le comprennent », dit un collègue de lui. Il aime faire le clown. C'est ce penchant, son goût pour les arrangements ludiques et son manque de perfection que lui reprocheront les dames de l'École kleinienne. Dans une lettre à sa sœur Violet, il explique les principes de la psychanalyse qu'il se propose d'introduire en Angleterre. « Le Christ, affirme-t-il, était un psychothérapeute de premier ordre. »

Ayant publié, en 1931, son premier livre (*Notes cliniques sur les désordres de l'enfance*), il se met aussi à traiter quelques adultes avec les instruments de l'analyse. Il devient

médecin consultant au Paddington Green Hospital, un poste qu'il garde jusqu'en 1963. Dans une note rétrospective, il admet avoir commis plusieurs erreurs médicales. Quelques collègues le décrivent comme « impitoyable », un terme qui joue un rôle dans sa théorie du développement infantile. Il proclame le droit du sujet au suicide.

Winnicott s'installe avec Alice à Hampstead, ouvre un cabinet de pédiatrie et commence son analyse avec James Strachey à un rythme quotidien en 1923. Son mariage avec Alice durera vingt-sept ans, son analyse avec Strachey, dix. Son mariage avec Alice n'a jamais été consommé. Alice est restée vierge. Son biographe suggère que Winnicott n'a couché avec une femme qu'à partir de sa quarante-huitième année. Durant les années de son premier mariage, il semble avoir appartenu à ces « hommes gentils » – mais impuissants – qui partagent leur vie avec des femmes frigides. Mais la frigidité d'Alice avait des raisons graves.

Artiste ratée, elle a pourtant inspiré à Winnicott ses idées sur le « vrai *self* ». Alice n'arrivait pas vraiment à produire des tableaux et des sculptures. Noyau authentique du sujet, le vrai *self* pose le problème de se cacher, de ne pas communiquer. L'artiste, selon Winnicott, oscille entre le silence de son vrai *self* et son désir de s'exprimer. Ne devrait-on pas mettre cette théorie du vrai *self* à l'épreuve des remarques de Proust et de Beckett sur la solitude de l'artiste⁴ ?

Il n'y avait jamais le moindre mot de travers entre Alice et Donald. C'est d'autant plus étrange qu'Alice était folle selon plusieurs de ses proches. Son frère avait même dissuadé Donald de se marier avec elle. Alice entendait des messages dans le chant des oiseaux ; elle s'endormit plusieurs fois au volant de sa voiture, roulant à 70 miles/h ; elle n'aimait pas se laver et elle entretenait un amour romantique avec T.E. Lawrence (Lawrence d'Arabie), alors que celui-ci avait déjà succombé à son accident de moto sur une route de campagne anglaise. Alice communiquait avec l'esprit du héros mort

par l'intermédiaire de son perroquet. Entre-temps, Donald soignait les enfants pauvres de l'Est londonien.

Il s'occupe aussi des enfants évacués dans le Oxfordshire lorsque les Allemands bombar- daient la capitale. À cette occasion, il rencontra Clare Britton qui était une soignante auprès de ces jeunes patients. Nous sommes en 1944 et Clare est probablement la première femme avec laquelle il ait couché.

Trois ans plus tard, il subit sa première crise cardiaque. Marion Milner à laquelle il confie son malheur lui dit : « Si vous ne divorcez pas vous allez mourir. » Il attend toujours – la mort de son père. Nouvelle crise en 1949, avant une séance avec Margaret Little, sa célèbre patiente schizophrène qui lui enjoint de se faire hospitaliser. C'est seulement après cet accident qu'il peut quitter Alice, en 1950. Il se sent extrêmement coupable et écrit à une amie : « Je ne suis pas ce garçon idéal qu'on pensait que j'étais. » Étudiant la délinquance juvénile, il a souvent interprété les transgressions comme des affirmations du sujet sans lesquelles il péricliterait.

Rappelons que Winnicott était entré en analyse avec Strachey en 1923 et qu'il s'est marié cette même année. Du point de vue de sa vie sexuelle, ni sa première analyse ni la seconde (avec Joan Rivière) n'ont eu d'effets immédiats sur son symptôme. Il restait attaché à une femme psychotique (comme l'était probablement sa mère) avec laquelle il pouvait faire l'impasse sur sa sexualité. Son indécision a même mis sa vie en danger. Il a joué d'ailleurs pendant toute sa vie avec la mort, continuant à fumer malgré une demi-douzaine de thromboses coronaires.

Traducteur de Freud, responsable de la *Standard Edition*, membre du groupe de Bloomsbury, Strachey avait les prestiges de l'homme cultivé. Mais il manquait de l'expérience clinique que Winnicott avait déjà acquise en tant que médecin et psychiatre. Strachey a publié un célèbre article sur les « interprétations de mutation », c'est-à-dire des interprétations

qui changent la position du sujet. Et pourtant, Winnicott lui reprochait sa paresse. Lui était hyperactif dans sa pratique mais plutôt paresseux comme lecteur. Ainsi refusait-il de lire les travaux de Ferenczi sur la technique active – pour protéger sa propre pensée ! La froideur de Strachey semble avoir poussé Winnicott à choisir les marges, les extrêmes. Ainsi le premier enfant qu’il avait pris en analyse était un jeune délinquant assez remuant. Il admet, dans « La tendance antisociale », que l’analyse n’avait pas été le bon traitement pour ce garçon et qu’il aurait mieux fait de le faire placer. Dans un texte de 1930, il s’assimile aux psychotiques : « Nous sommes en effet pauvres si nous ne sommes que sains. » Mais enfin, l’audace, favorisée par le sang-froid de Strachey, n’a pas suffi à libérer la sexualité entravée de Winnicott.

Joan Rivière l’a confronté d’emblée à une certaine tendance au mensonge, à la fausseté même. Il lui dissimule sa vraie situation financière et ne paie, pendant un moment, qu’un honoraire dérisoire. Il avait d’ailleurs fait la même chose avec Strachey. Or, Joan Rivière était particulièrement allergique à la *falsness*. Elle lui dit son malaise dans une lettre et Winnicott paie immédiatement le plein tarif. Sa décision de demander à Rivière une analyse en 1936 a été probablement prise après l’intervention de celle-ci sur la réaction thérapeutique négative. Rivière la fit en 1935, la même année où Winnicott prononça son exposé d’adhésion à la Société britannique. Rivière se plaint des transferts de fausseté et de tricherie : ces transferts donnent des mauvais coups à « notre narcissisme », ils empoisonnent « notre instrument de compréhension du patient et mobilisent en nous des angoisses dépressives ». Aussi la fausseté du patient rencontre « chez nous » un déni qui reste inaperçu et non analysé. Rodman considère ce passage de l’article de Rivière comme une racine de la pensée de Winnicott sur le faux *self*. Selon Winnicott, certaines analyses semblent progresser mais elles ne mènent nulle part, simplement parce que l’analyste a collaboré avec le faux *self* du patient.

Nous voyons donc que Winnicott avait été mis par deux femmes sur les pistes du vrai *self* et du faux *self*. Sur la première par Alice, l’artiste qui n’arrivait pas à transmettre ce qui l’émouvait. Sur celle du faux *self* par Joan Rivière, son analyste qu’il avait voulu tromper sur le prix et qui l’a accompagné jusqu’au début de la Deuxième Guerre.

Manque encore la troisième femme : Clare Britton, celle qui lui demande, qui le presse de devenir un homme. Il l’a rencontrée pendant la période la plus dangereuse pour son pays, quand la Grande-Bretagne était la seule puissance à se battre contre l’Allemagne nazie. Ce n’est pas un hasard qu’il l’ait rencontrée lors d’un travail commun avec des enfants tombés dans la délinquance. Clare ne se rend pas compte qu’il ne lit toujours pas la littérature analytique, qu’il se contente de cogiter et qu’il reste irrévérent vis-à-vis de ce savoir. Mais elle se plaint de son indécision. Elle veut un enfant. Elle n’en aura pas et elle regrette de ne pas en avoir fait un avant de le rencontrer. Winnicott a formulé un paradoxe qui prend à la lumière de ce fait un sens particulier : « *There is no such a thing as a baby* » (Il n’y a pas une chose telle qu’un bébé). Cet aphorisme veut dire qu’un bébé n’existe pas sans sa mère, que la mère et le bébé forment un système vivant.

Selon son biographe, Winnicott est animé par un « esprit nouveau » en 1945. La Grande-Bretagne a battu Hitler. La société britannique a donc repris confiance en elle-même. Mais ces raisons sociales ne suffisent pas à expliquer le changement d’esprit de Winnicott. En 1947, il publie son article « La haine dans le contre-transfert » où il montre que l’agression peut être mise au service de buts constructifs. Lacan l’a souvent fait observer : l’amour ne va jamais sans la haine. En 1946, il écrit une lettre à Clare où il lui confie : « Mon travail est vraiment beaucoup associé à toi. Tu as effet sur moi de me faire audacieux et productif car quand je suis coupé de toi je me sens paralysé par rapport à toute activité et originalité. » Clare était donc devenue la compagne de son travail. Il est notable que

Rodman lit dans ce passage de la lettre une division du sujet entre un état d'excitation et sa mortification. Il n'a peut-être pas tort.

En effet, un autre auteur pose la question de savoir pourquoi Clare était importante pour son travail. Clare n'est pas la muse de Winnicott. Celui-ci lui attribue un tout autre rôle. Il éprouvait pour elle exactement le même amour que pour une poupée-fille (*girl doll*) qu'il avait utilisée comme objet transitionnel quand il était petit. Or, à l'âge de 3 ans, il avait fracassé une poupée, un objet qui l'avait agacé. Il avait donc un objet transitionnel mais aussi un objet voué à la destruction. Et c'est peut-être leur articulation qui donne à son biographe l'impression de ce dualisme entre excitation et mortification.

Quoi qu'il en soit, il prononce en 1951, après avoir surmonté une crise cardiaque grave, la communication qui l'a rendu célèbre : « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels. » Avec cet article, se clôt la percée de Winnicott vers la place de l'analyste qui avait commencé vers 1944.

La paix ne vint pas tout de suite ou plutôt jamais. La maladie du cœur ne le lâchait pas mais l'a fait plancher sur la psychosomatique des thromboses coronaires. Il oscillait entre Anna Freud et Melanie Klein. Sa vie après 1951 donne toute la mesure à la question de Lacan : « Comment un sujet qui a traversé le fantasme radical peut-il vivre la pulsion ? »

Or, Winnicott montre aussi à travers sa carrière qu'il est parfaitement vain d'imaginer la fin de l'analyse comme guérison. Si quelqu'un est devenu analyste en élaborant son symptôme, c'est bien lui. Et son symptôme a bien un nom : c'est la mère. Il lui a trouvé une prolongation sous la forme de l'objet et de l'espace transitionnels.

L'exemple de Winnicott est encore instructif par un autre aspect. Sa vie et son œuvre sont marquées par un conflit avec la loi du père qu'il n'a jamais éclairci. Cette opacité contraste avec la clarté de Lacan qui a su penser le rapport problématique du psychanalyste à la loi.

NOTES

1. F. Robert Rodman, *Winnicott. Life and Work*, Cambridge M.A., Perseus Publishing, 2003.

2. Cf. Sigmund Freud, *Esquisse d'une psychologie scientifique* (1895).

3. Observation précieuse pour la clinique de la perversion !

4. « L'art est l'apothéose de la solitude. Aucune communication n'est possible parce qu'il n'existe aucun moyen de communiquer », Samuel Beckett, *Proust*, traduit de l'anglais et présenté par Édith Fournier, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990, p. 76.